

QUI A PEUR DE SAIN FRANCOIS ? **Hommage à François TERRASSON**

Le 03 juillet prochain, François TERRASSON aurait eu 71 ans : un âge de sagesse, assurément, pour ceux qui ont su accueillir la vie dans toute sa complexité et toute sa richesse. Hélas François n'aura pas eu la chance de s'attarder et il nous a quitté dès 2006, après une vie incroyablement remplie et sans doute un rien épuisante.

Souvent la présence de François me manque. Je repars illico dans la bibliothèque pêcher un de ses livres et un simple chapitre de « La Peur de la Nature » me permet de retrouver instantanément ce petit quelque chose de « la vérité est ailleurs » qui a motivé la plupart de mes recherches ces dernières années. Aujourd'hui, je crois que François ne serait pas très heureux de la tournure que prennent les événements et il serait sans doute, comme nous le sommes, attristé par les pantalonnades de l'écologie politique et du développement durable.

Que disait François TERRASSON ? En France, il fut le tout premier à proposer une opinion selon laquelle, le rapport des hommes à la nature ne passe pas par la raison ou l'analyse scientifique, mais plutôt par une série de liens instinctifs relevant de l'inconscient. C'était jeter un sérieux pavé dans la mare, et renvoyer en un seul voyage toute la civilisation française technocratique et scientiste dans le vaste marécage de notre refoulé collectif. Mesurait-il à quel point cela ne pouvait que focaliser sur sa personne la haine de ses contemporains ? Je n'en suis pas certain. Il me semble juste que François TERRASSON avait tout bonnement raison, et ô combien, dans ses intuitions. Il pensait très certainement que cela justifiait, en contrepartie, la plénitude de son engagement personnel. Pour se faire comprendre, il rédigea donc trois livres et exposa le résultat de ses recherches. Il s'en suivit une incompréhension quasi généralisée et, je l'imagine, une grande solitude institutionnelle.

Ces trois ou quatre dernières années, on a beaucoup parlé d'écologie. Des milliers de débats, petits et grands, ont eu lieu. Le plus remarquable a été, dans ces débats, l'absence totale de références aux travaux de François. Surprenant ? Non, bien sûr. François TERRASSON n'a pas été lu par les intellectuels français, et quand ce fut le cas, il ne fut sans doute pas compris. Peut être qu'une poignée d'entre eux ont deviné les remises en question sociétales que cette œuvre laissait présager et on imagine dans quel puits sans fond ont-ils du s'empressement de jeter le livre ! Je crois pour ma part qu'à l'exception d'une infime frange des écologistes spiritualistes (qui s'ignorent ou s'assument), personne n'a jamais rien compris à François TERRASSON. Tout ou presque reste à faire.

L'écriture de François TERRASSON résume assez bien la méfiance qu'il devait ressentir vis-à-vis des formes intellectuelles alambiquées de l'intelligentsia parisienne. Le style de ses livres est simple malgré la complexité des contextes que le sujet imposait. Dans ses derniers écrits, l'incompréhension dont il a été victime et les nombreuses attaques qu'il devait subir lui font prendre un tour plus polémique. C'est sans doute un peu dommage, mais cela semble aussi presque inévitable. François a sans doute manqué de cette cautèle littéraire qui permet d'avancer masqué et d'imposer ses idées grâce à de savantes jongleries et galipettes rhétoriques.

Une certaine rudesse dans le caractère n'était pas la moindre de ses qualités et sans doute n'était-il pas fait pour les consensus mous et mensongers qui nous gouvernent depuis si longtemps.

La question n'est pas ici, pour moi, de jouer les intimes ou le compagnon de route de François TERRASSON. Je n'ai jamais eu le plaisir de le rencontrer et ma connaissance la plus directe du personnage se résume à un échange d'appels téléphoniques à l'époque, vers 1999, où je désirais adapter ses travaux pour une conférence en Ardèche. Il n'empêche, plus les années ont passé, et plus je reconnais, à titre personnel, l'influence séminale des écrits de François.

Ayant accompli mon propre chemin, ayant repris à mon compte certains de ses chevaux de bataille, j'ai pu mesurer combien il était difficile de rencontrer mes contemporains sur ce sujet délicat de notre rapport à la nature. Il faut bel et bien accompagner chacun dans le grand marécage du refoulé collectif et les risques d'y périr noyé sont effectivement nombreux et bien réels.

L'idée fondamentale de François TERRASSON doit rester que notre relation à la nature, à titre individuel comme à titre collectif, nous échappe pour une large part. Il nous faut pour le moins admettre cette ignorance, cette absence nécessaire, dans ce cas précis, de notre référence familière égocentrique et ratiocinante. De nos jours, l'utilisation de cette dernière semble si profondément programmée, dès nos âges les plus tendres, que parvenir à la suspendre, ne serait-ce que temporairement, devient un casse-tête presque insoluble. J'ai rencontré, dans ce domaine, des personnes si dangereusement perchées dans des postures psychologiques si improbables, que j'ai du admettre l'ampleur du problème... D'une part nous avons des populations entièrement happées par leurs représentations occidentales de domination sur la nature. Ces dernières ne se sont pas risquées à « imaginer » autre chose et n'ont pas l'intention de changer d'avis. Pour eux, la pièce est jouée. Ils y tiennent un rôle qui semble conforme à l'importance exagérée qu'il s'accorde sur cette planète. Qu'ils s'y réfèrent ou non, de sont des gens de la Bible – « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la ; ayez autorité sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux, sur tout ce qui est vivant et qui remue sur la terre (Genèse 1,28) ». D'autre part, Il en existe aussi beaucoup d'autres, souvent dans des postures extravagantes, notamment parmi les « scientifiques de la nature » qui officient à l'inverse des idées qu'ils prétendent assumer, ou également ces personnes qui ne jurent que par la « Terre-mère » et qui sont à ce point intellectuellement obnubilées par leur discours vertueux qu'ils sont aussi irrémédiablement privés de toute « rencontre » possible avec la nature. Et oui, l'essentiel nous échappe... c'est ce que suggérait TERRASSON.

Ce qui semble énerver les uns comme les autres, c'est que les voies de la nature sont bien aussi impénétrables que celles du Seigneur ! Ici le naturaliste n'est pas avantagé, pas plus que l'indianiste, pas plus que le chasseur ou le randonneur. Il est des personnes qui fréquentent la nature depuis des lustres et qui n'ont jamais cessé « de s'y trouver seules » « et de n'y rien voir », en compagnie exclusive de leur égo ratiocinant... Et cela n'est pas sans évoquer d'autres domaines, comme celui de l'éveil des fameux pouvoirs de la spiritualité, à l'instar de l'éveil de la kundalini. On peut s'y préparer des années, la désirer intensément ou en parler tous les jours, mais en dernier lieu, la kundalini souffle où elle veut et offre ces pouvoirs à celui-ci ou à celle-là selon des modalités bien mystérieuses. La nature, c'est naturel et elle fait un peu comme elle veut !

Dans ce(s) domaine(s), les « je veux », « je désire », « j'ai envie », les « je pense », « j'y crois », « je m'y entraîne » et autre crédos individuels, issus de notre cerveau gauche, centré sur notre personne, ne fonctionnent pas. Quand à l'autre sphère du cerveau, la partie droite, elle semble fonctionner selon ses propres modalités, sans intentionnalité apparente.

Certes, un certain nombre de neuropsychologues conteste cette latéralisation simpliste des fonctions cérébrales. La complexité du fonctionnement du cerveau étant évidente, il n'y a pas de raison de ne pas entendre également leur opinion à ce sujet. Concernant le problème particulier du rapport à la nature, il ne fait pourtant aucun doute, selon moi, quant à l'incapacité de l'égo à gérer seul la situation.

Ce qui implique que basiquement « n'importe qui », « n'importe comment » peut vivre une authentique illumination, une authentique théophanie naturelle et spontanée. Ce domaine de la « non intention » échappe à la plupart de nos contemporains, y compris à ceux qui s'en réclament ou déclare la « pratiquer » (les milieux néo-bouddhistes en raffolent). Il me semble que François TERRASSON avait parfaitement pressenti ces problèmes. Il ne pouvait pas, pas plus que les autres, y trouver remède.

Toujours est-il que cela remettait en cause des siècles d'approche de la nature selon le crédo scientifique et rationaliste, tout comme cette opinion recréait un vaste champ d'interrogation sur nos capacités réelles à « vivre avec la Terre ». Il est possible que certains fantaisistes et quelques charlatans aient profité de cette porte ouverte ? Je ne crois pourtant que la mouvance néo-chamaniste, par exemple, ait beaucoup lu TERRASSON, ni réfléchi à ses propositions.

Pour juguler, justement, tant les effets de la spéculation intellectuelle que ceux de l'imagination délirante, je crois que nous devons entièrement recentré le travail de François sur le problème unique de la confrontation homme-nature. Ceux qui demeurent désireux de percer à ce sujet quelques mystères n'ont d'autres alternatives que de rencontrer la terre, partout, sous toutes ses formes. Et ils devront trouver, pour le faire, une sorte de dépouillement, de « mode simplifié », réduire au maximum ce qui fait écran entre eux et la nature brute. Les « nuit à la belle étoile » organisées par TERRASSON était une excellente introduction à ces pratiques. A l'issue de celles-ci, faute d'avoir connu l'illumination, nous pourrions être mieux à même de mesurer notre « éloignement » concret du monde naturel. Il appartiendra ensuite à chacun de déterminer s'il veut s'aventurer au-delà de ces simples pratiques.

Comme dans le cas de l'éveil de la Kundalini, déjà citée, l'éveil réel à la nature n'est pas sans danger. La nature n'est pas un parc d'attraction. On meurt encore dans la nature, y compris sous nos latitudes et on l'a souvent un (beaucoup) cherché en pratiquant quelque sport extrême – ultime défi narcissique envers la nature. On périt en mer, on se noie en rivière et on chute en montagne, on déclenche des incendies, on se fait foudroyer ; à moins que l'on ne disparaisse sous une avalanche ou que l'on succombe à une insolation. Il n'existe pas de fleuve long et tranquille. Ainsi est la nature : elle impose ses limites et ses lois, celles qu'aucun code du monde occidentale n'a jamais voulu reconnaître. C'est en raison de ces dangers certainement que notre rapport à la nature fait appel à des couches très refoulées de notre psychologie. Certes il faut en savoir suffisamment. Mais la plupart des « victimes de la nature » en connaissaient plus ou moins les règles. Soit les ont-ils transgressées de plein gré, soit n'ont-ils pas écouté « d'autres voix », celles de leur instinct de survie – à l'instar des animaux qui fuient parfois à l'avance les lieux de désastre.

Tout finit par arriver dans la nature, sans qu'aucun prévisionnel ne soit vraiment possible – de la pierre en équilibre qui finit par glisser et dévaler la pente à la tornade instantanée et destructrice. Cette fantaisie apparente agace nos esprits si entichés de logique et de science. Nous nous voudrions sans peur et tenant le monde sous contrôle mais la peur est parfois bonne conseillère et tout contrôle absolu est impossible. Notre frénésie anthropocentrique sera peut être notre grand linceul.

Voilà, les vacances arrivent. Des millions de citadins, surfant sur leurs grandes illusions de « rapport à la nature » vont déferler sur les campagnes françaises. Comme chaque année, il y aura des morts, et de nombreux bobos moins conséquents, brûlure du soleil et piqûres d'insectes. Dans deux mois, il faudra nettoyer des milliers d'hectares de bords de route, de parking, de bords de rivière ou de plage, à moins que, de guerre lasse, on laisse tout en l'état... Et les ordinateurs privés exploseront sous l'avalanche de clichés estivaux où chacun s'est admiré « en situation », « avec le décor derrière ». Quoi de plus mis en scène que les vacances ? Quoi de plus narcissique ? En septembre, on pourra écouter des millions de « Avec Machin(e), on s'est fait... », une tournure verbale si usitée et qui n'est pas sans me mettre mal à l'aise. Un joyeux mélange de volontarisme affiché et d'indétermination angoissante : on se le fait pour quoi faire ? Etions-nous seulement présents sur les lieux et non quelques ectoplasmes postmodernes en recherche infantile de reconnaissance ? La partie n'est pas jouée...

Je crois pourtant que quelques milliers de personnes auront aussi tiré quelque enseignement des décennies de crises écologiques et politiques que nous venons de traverser. Peut être auront-ils envie de se poser quelques questions sur eux-mêmes, sur leurs contemporains, et leurs rapports à la nature. A ces derniers on ne peut dire qu'une chose : il n'est jamais trop tard pour lire François TERRASSON. Peut être vous fâcherez-vous tout rouge, peut être vous sentirez-vous honteux, à moins que ne naisse en vous l'étrange, l'irrésistible besoin d'en savoir plus, de « faire le chemin par vous-même ». A tous ceux là je souhaite « bonne

marche ». Le chemin est sinueux, non balisé, parsemé d'embûches parfois sérieuses, et souvent, ne semble mener nulle part. C'est bel et bien le chemin dont nous parlions.

Aux éditions « Sang de la Terre », « la Peur de la Nature », « la civilisation anti-nature », « En finir avec la nature » de François TERRASSON.

Juin 2010 Feffeuilles-de-joie